

LES AILES DU DÉSIR

(d'après « Les ailes du désir » de Wim Wenders et de Peter Handke)

Nous sommes à Berlin, bien après la guerre. Une voix dit en chantonant : « *Lorsque l'enfant était enfant, il marchait les bras ballants, il voulait que le ruisseau soit rivière et la rivière un fleuve, et que cette flaque soit la mer. Lorsque l'enfant était enfant, il ne savait pas qu'il était enfant : tout pour lui avait une âme et toutes les âmes étaient une.* » Un mur épais et haut sépare la ville en deux : du côté Est, il est tout gris, du côté Ouest, il est peinturluré de dessins de toutes les couleurs.

Aucun humain ne peut traverser le mur. Seuls les anges le peuvent, passe-murailles invisibles et silencieux. Car les anges sont à Berlin. Les humains ne peuvent ni les voir, ni les entendre : ils vivent dans un monde parallèle, sans couleur, noir et blanc, un monde sans bruit, sans odeur, ils ne dorment ni ne mangent ; et pourtant, ils ont forme humaine. Deux d'entre eux, Damiel et Cassiel, se promènent souvent ensemble, considérant avec une attention profonde ce qui se passe autour d'eux, parlant de ce qu'ils ont vu et découvert, de ce qui les a étonnés chez les humains, car les anges sont encore émerveillés par l'humanité. Peut-être est-ce parce qu'ils l'ont vue naître et grandir, s'éveiller à la conscience, comme un enfant ?

Damiel et Cassiel sont deux hommes grands et séduisants, vêtus de longs manteaux, aux mouvements harmonieux, aux regards justes : comme tous les anges, ils peuvent entendre la voix intérieure de chaque humain, ce que chacun se raconte en grand secret. Dès qu'un ange se trouve près d'un humain, la voix intérieure de celui-ci se fait entendre, joyeuse ou triste, gaie ou désespérée, soucieuse, préoccupée de problèmes pratiques ou existentiels. Que vais-je faire à présent ? que vais-je faire avec mon fils qui ne veut pas étudier, qui suis-je ? Toutes ces questions que l'humain se pose, dans un monologue intérieur ininterrompu, les anges peuvent l'entendre. Parfois, ils se penchent vers un humain, tout près, peut-être pour qu'il perçoive leur présence ; ou ils posent leur main sur une épaule fragile, et alors la voix intérieure semble s'apaiser, le ressassement incessant devenir silence. L'humain ne sait pas qu'un ange était à côté de lui juste à cet instant...

Ce jour-là, Cassiel et Damiel ont échangé leurs découvertes et leurs expériences, assis dans une voiture vide : l'attitude imprévisible, inattendue, parfois émouvante et vraie des humains, demeure pour eux une perpétuelle source d'étonnement. Il y a de nombreux anges dans l'immense bibliothèque de Berlin : ils doivent sans doute aimer ce lieu qui recèle toutes les richesses de l'humanité depuis la naissance de l'écriture. Les anges sont des témoins inlassables de l'esprit, de son immortalité. Cassiel s'est attaché à un très vieil homme, le dernier chantré de l'humanité, un vieux poète, un aède d'une autre époque qui cherche dans les livres à retrouver l'origine et le sens de l'humanité, à en arpenter les sentiers perdus. « *Raconte, songe-t-il, muse, au conteur, l'enfantin, l'antique, et fais qu'en lui se reconnaisse chaque homme. Avec le temps, ceux qui m'écoutaient sont devenus mes lecteurs. Ils ne sont plus assis en cercle, mais chacun pour soi et l'un ne sait rien de l'autre. Je suis un vieillard à la voix cassée, mais le récit s'élève encore des profondeurs de la bouche entrouverte, le répète avec force et évidence. Pour cette liturgie, nul n'a besoin d'être initié au sens des mots et des phrases. Le monde paraît se noyer dans le crépuscule, mais je raconte comme au début. Par le récit, je suis épargné des troubles du présent et protégé pour l'avenir. C'en est fini du grand souffle de jadis, du va-et-vient à travers les siècles. Mes héros ne sont plus les*

guerriers et les rois mais les choses de la paix, toutes égales entre elles. Mais nul n'a encore réussi à chanter une épopée de la paix. Pourquoi la paix ne se laisse-t-elle pas exalter ? Dois-je renoncer ? Si je renonce, l'humanité perdra son conteur et si l'humanité perd son conteur, elle perd aussi son enfance... »

Damiel, lui, observe les humains avec une certaine fascination. Il a découvert un cirque où une trapéziste s'élance sous le chapiteau avec des ailes artificielles attachées dans son dos. Elle a une grâce infinie et s'appelle Marion. Il s'est arrêté un long moment pour écouter et regarder. Le directeur du cirque vient annoncer aux artistes la fermeture pour la saison, en raison de problèmes financiers. C'est un petit cirque, entourant le cercle de sable où se produisent les artistes, perdu au milieu d'un immense terrain vague. Trop perdu pour attirer les foules peut-être. Marion est attristée par la nouvelle. Elle se laisse glisser le long de la corde jusqu'à terre et sort du chapiteau, se dirigeant vers la roulotte qui lui tient lieu de logement. Damiel la suit dans son lieu, observe tout avec attention, prend une pierre (il y en a une collection) et la pose contre son front, sans rien ressentir.

« Cette fois non plus, se dit Marion, je ne suis pas allée jusqu'au bout. Même pas une saison. Voilà, mon rêve est fini. Ce soir, le dernier soir ; en plus, c'est pleine lune. « Une trapéziste sous le chapiteau se casse la figure ! » Reste tranquille, tais-toi ! Je ne m'étais pas imaginé ainsi mes adieux au cirque. Le dernier soir, il n'y a personne et je volète sous la tente comme une poule au pot ! Ensuite je redeviens serveuse... C'est drôle, je ne ressens rien. C'était trop beau pour durer. A peine commencé, ça s'arrête déjà. Qui suis-je devenue ? En général, je suis trop consciente pour être triste. J'ai attendu une éternité que quelqu'un me dise un mot affectueux. Puis je suis partie pour l'étranger. Quelqu'un qui me dirait « je t'aime tant aujourd'hui ». Ce serait tellement beau. Enfant, je voulais vivre sur une île. Une femme seule, puissamment seule, oui c'est ça... Tout est si vide, incompatible, le vide, la peur, la peur, la peur... Un petit animal me regarde, perdu dans la forêt. - Qui es-tu ? - Je ne sais plus, je sais seulement que je ne suis plus une artiste. Le trapèze, c'est fini. Je ne dois pas pleurer, ça arrive parfois. Tout est vide, vide... Que dois-je faire ? Ne plus penser à rien. Etre là simplement. Berlin : ici, je suis étrangère et tout pourtant est si familier. De toute façon, on ne peut pas se perdre, on arrive toujours au mur. Des visages, j'ai envie de voir des visages. Je trouverai peut-être une place de serveuse. Comment vivre ? Ce n'est pas la bonne question : comment dois-je penser ? Parfois, je pense de manière fausse parce que je pense comme si je m'adressais à quelqu'un d'autre. Nostalgie. Il me suffit d'être prête. Nostalgie d'une vague d'amour qui monterait en moi. Voilà ce qui ne cesse de me rendre aussi maladroite : l'absence d'envie. Envie d'aimer. Envie d'amour. »

Elle est assise sur son lit et défait lentement sa combinaison de trapéziste : son épaule, puis son dos nus apparaissent, aux courbes harmonieuses. Damiel pose sa main sur l'épaule, désirant caresser la peau douce et satinée. Mais il ne ressent rien. Il quitte la roulotte et va retrouver Cassiel. Ils parlent de ce qu'ils sont, de ce qu'ils ont vu, sans toutefois y avoir pris part :

- Quel prodige de vivre en esprit, jour après jour, dit Damiel, d'attester pour l'éternité le spirituel chez les êtres. Mais parfois, je suis las de mon existence d'esprit. J'aimerais ne plus éternellement survoler. J'aimerais sentir en moi un poids qui abolisse l'illimité et m'attache à la terre. Pouvoir à chaque pas et à chaque coup de vent dire « maintenant » et « maintenant » et non plus « toujours » et « à jamais » ! Même quand nous participions, nous

faisons semblant, semblant de nous démettre la hanche lors d'un combat, semblant d'attraper un poisson, semblant de nous asseoir à table, de boire, de manger, semblant encore de faire rôtir des agneaux, de boire du vin dans les tentes du désert. Toujours semblant ! Je ne demande pas à engendrer un enfant ou planter un arbre, mais ce serait déjà quelque chose, rentrant d'une longue journée, de nourrir le chat, avoir de la fièvre, les doigts noircis par le journal, de ne plus être exalté par l'esprit, mais enfin par un repas, par la courbe d'une nuque, par une oreille. Mentir ! Comme on respire ! Sentir en marchant sa charpente qui avance. Deviner enfin au lieu de tout savoir. Pouvoir dire « Ah, Oh, Aie ! » au lieu de « Oui et Amen » !

- Non, répond Cassiel en secouant la tête, rester seul, laisser survenir, garder son sérieux. Ne rien faire que regarder, rassembler, attester, conserver, rester esprit. Garder la distance, rester en parole.

Malgré les paroles de Cassiel, Damiel est tourmenté et attiré par le monde des humains, auquel il aimerait participer. En ce moment, a lieu à Berlin le tournage d'un film historique avec un comédien réputé : celui-ci se promène souvent seul ; sa grand-mère a vécu là autrefois et lui a parlé longuement de la ville à présent coupée en deux. Il dessine aussi, ayant toujours dans sa poche son carnet d'esquisses et un crayon. Parfois, il perçoit d'étranges présences muettes autour de lui et il lui semble que son esprit s'égaré.

Le soir de la dernière représentation du cirque, Damiel est là, soucieux de protéger Marion : sans le savoir, il l'aime déjà, il pressent que c'est avec elle qu'il va pouvoir devenir humain. Alors qu'elle tournoie dans les airs, il déambule dans le cercle de sable, posant sa main sur l'épaule du maître du cirque. Leurs regards à tous deux sont fixés sur la femme qui vole, là-haut, si pleine de finesse et de légèreté que les autres l'appellent « l'ange ». Ils sont soucieux car elle déploie son corps autour de la barre et de la corde sans filet. Soudain, elle fait un geste maladroit et manque de lâcher la barre. La salle entière pousse un cri terrifié, de concert. Mais elle s'est déjà rattrapée avec habileté et sourit à ceux qui, en bas, ont été si inquiets pour elle durant un instant. Damiel lui-même est soulagé, car les anges, s'ils peuvent protéger ou influencer sur certaines pensées, ne peuvent empêcher le malheur d'advenir. Cassiel, lui aussi, a poussé un cri de désespoir le jour où un jeune homme s'est précipité du haut d'une tour dans le vide. Sa main n'a pu retenir le garçon. Cassiel s'est senti si impuissant qu'il s'est laissé tomber du plus haut point de Berlin, jusqu'en bas, là où des humains, les plus pauvres, sont couchés à même le trottoir. Non, les anges ne peuvent empêcher la mort ou le malheur quand ils surviennent dans une destinée humaine.

Damiel assiste à la fin du spectacle, puis à la petite fête organisée par les artistes avant de se quitter. Marion chante avec un jeune homme, tout près de lui, heureuse, détendue : « *Pouvoir dire, pense-t-elle, simplement, comme maintenant, « je suis joyeuse ».* *J'ai une histoire et elle va continuer.* » Puis, Damiel la suit dans un concert de musique moderne : elle se met à danser, tourbillonner, tourner, emplie d'un immense bonheur. Il prend ses mains dans les siennes et la fait tourner, mais elle ne le sait pas.

La nuit suivante, il dort entre ses bras. Elle rêve d'un ange magnifique, royal, aux immenses ailes dorées, qui s'avance vers elle, les mains tendues ; elle aussi est belle, solaire, comme elle ne l'a jamais été ; leurs mains se joignent. Elle murmure quelques mots dans son sommeil. Damiel s'éloigne d'elle. Il marche à présent dans Berlin, il fait encore nuit. Il voit

une de ces voitures ouvertes où l'on peut boire et manger, dont l'étalage est encore éclairé. Le comédien est là, buvant un café. Soudain, il se tourne vers lui et lui dit :

« Je ne te vois pas, mais je sais que tu es là, je le sens. Tu traînes dans les parages depuis que je suis à Berlin. J'aimerais voir ton visage, te regarder dans les yeux, te dire comme tout est bien ici. Rien que de toucher, c'est bon. Fumer, boire un café, et faire les deux ensemble, c'est fantastique. Ou dessiner : on prend un crayon et on trace une ligne épaisse, puis on trace une ligne légère, et les deux font une bonne ligne. Ou quand on a froid aux mains, on les frotte l'une contre l'autre, c'est bon, ça fait du bien. Il y a tant de bonnes choses. Mais tu n'es pas là, moi, je suis là. J'aimerais que tu sois là, j'aimerais que tu puisses me parler. Je suis un ami. Companiero ! »

A ces mots, il lui tend la main, et Damiel la serre très doucement, car il n'a pas l'habitude. Le lendemain, il revoit Cassiel. Ils arpentent les lieux anciens de la ville.

- *Te souviens-tu de notre première venue ici ?* demande Damiel. *L'histoire n'avait pas encore commencé. Il a fallu longtemps pour que le fleuve trouve son lit, que l'eau stagnante se mette à couler. Vallée ou fleuve primitif. Un jour, je m'en souviens encore, le glacier vêla et les glaces firent route vers le Nord. Un arbre passa, encore vert, avec un nid vide.*

- *Plus tard,* continue Cassiel, *les deux cerfs se battirent sur cette rive puis la nuée de mouches et les ramures descendirent le fleuve comme des branches. Seule l'herbe s'est toujours redressée, poussant sur les cadavres des chats sauvages, des sangliers, des buffles. Te souviens-tu comme un matin, est sorti de la savane, l'herbe collant au front, l'être à notre image, longtemps attendu, le bipède, dont le premier mot a été un cri : cet « Ah » ou cet « Oh », ou était-ce un simple gémissement ? Nous avons enfin pu rire de cet homme, pour la première fois. De son cri et de l'appel de son successeur, nous avons appris à parler.*

- *Une longue histoire,* reprit Damiel. *Le soleil, les éclairs, le tonnerre dans le ciel, et en bas sur terre, les bonds, les feux, les rondes, les signes, l'écriture... Puis l'un d'eux jaillit du cercle et courut droit devant lui. Tant qu'il courait tout droit, il semblait libre et nous avons pu rire avec lui. Mais alors, soudain, il courut en zigzags et les pierres volèrent. Avec sa fuite débuta une autre histoire, celle des guerres. Elle dure à ce jour. Mais nous n'étions même pas spectateurs ! Depuis toujours nous sommes trop peu !*

- *Tu veux vraiment ?* demande Cassiel à Damiel.

- *Oui, je veux conquérir moi-même une histoire. J'ai été assez longtemps isolé, assez longtemps absent, assez longtemps hors du monde. En avant dans l'histoire du monde ! A bas le monde derrière le monde !*

- *Et alors ?*

- *Je vais entrer dans le fleuve, maintenant ou jamais, instant du gué ! En avant dans le gué du temps, dans le gué de la mort ! Nous ne sommes pas encore nés, descendons ! Regarder non pas d'en haut, mais à hauteur d'œil. D'abord, je prendrai un bain, puis je me ferai raser par un barbier turc de préférence, il me massera les mains jusqu'au bout des ongles. Puis je m'achèterai un journal et le lirai du début à la fin. Le premier jour, je me ferai servir, je me ferai bousculer, on s'excusera, je serai familier à tous. Ce sera mon premier jour.*

- *Mais rien de tout cela ne sera vrai,* répond Cassiel avec un sourire.

- *Je vais la prendre dans les bras, murmure Damiel, et elle me prendra dans ses bras...*

Cassiel n'a pas vu la chose venir. Ils sont près du mur, du côté Est. Soudain, regardant à terre, Cassiel voit l'empreinte des pas de son ami. Plus loin, deux soldats discutent. Damiel prend des couleurs, comme les humains. Ses yeux se ferment, comme s'il s'endormait. Il baisse la tête et met la pierre prise dans la roulotte contre son front. Cassiel le prend dans ses bras et traverse le mur.

Damiel s'éveille dans un grand fracas : une armure de bronze a cogné sa tête. Se relevant, il entend le vrombissement d'un avion au-dessus de lui, terrible, puis d'autres bruits. Il prend l'armure sous son bras et dit à voix haute « *allons-y !* », partant d'un pas ferme et décidé. En passant, il crie à un homme qui peint le mur : « *c'est beau !* ». Il ressent une douleur vive à la tête. C'est la première fois. Il touche de sa main l'endroit douloureux puis la retire : il y a un liquide rouge foncé ; il le goûte du bout de la langue. « *C'est ça, le goût, fit-il, je commence à comprendre* ». Il croise un homme et lui montre sa main tachée de sang. L'homme lui demande s'il s'est blessé. « *Non, répond Damiel, aujourd'hui tout va bien, c'est du rouge, cela ?* - *Oui, répond l'homme.* - *Et ça, poursuit Damiel en montrant les couleurs sur le mur, et ça, et ça ?* - *C'est du jaune, du vert, du mauve, du bleu...* - *Je me réjouis que tout aille si bien aujourd'hui, reprend Damiel, mais il fait si froid, j'aimerais tant boire un café.* - *Vous n'avez pas d'argent ?* - *Si, enfin non...* - *Tenez.* » L'homme lui donne une pièce, Damiel le remercie et continue sa route. Il s'arrête devant une voiture ambulante et commande un café. Il prend le gobelet entre ses deux mains, comme s'il s'agissait d'un breuvage précieux, et goûte avec maladresse. C'est la première fois qu'il boit sans faire semblant. Ce n'est pas mauvais, fort, amer, chaud surtout, et bon par ce froid. Puis il repart et trouve à vendre l'armure de bronze à un marchand de brocante : en échange, il achète une nouvelle tenue, plus appropriée à sa vie d'humain, une épaisse veste à carreaux rouges et bleus et un chapeau, sans compter la montre. La montre, c'est le temps !

Il se rend sur les lieux du tournage pour revoir le comédien. On lui interdit l'entrée des artistes et il s'exclame avec un grand contentement « *sale flic !* ». C'est la première fois qu'il profère une telle parole, une parole un peu méchante certes, mais si humaine ! Longeant le grillage, il l'aperçoit soudain, de l'autre côté.

- *Hé, lui crie-t-il avec un grand geste de la main, hé ! L'acteur le voit et vient vers lui, avec un large sourire.*

- *Je t'imaginais plus grand, je ne sais pas pourquoi, lui dit-il.*

- *Encore plus grand ? s'étonne Damiel.*

- *Oui, toujours plus grand ! Alors, depuis quand ?*

- *Des heures, des jours, des mois, le temps ! s'exclame Damiel en regardant sa nouvelle montre.*

- *Oui, mais en attendant, voici un peu d'argent pour voir venir...*

- *J'en ai, de l'argent.*

- *Tu as vendu l'armure ?*

- *Oui.*

- *Et combien en as-tu reçu ?*

- *200 marks.*

- *Tu t'es fait avoir. Cela arrive parfois. Il y a 30 ans, à New York, j'en ai eu 500 dollars.*

- *Alors, tu étais... ?*

- *Oui...*

- *Alors, toi aussi, tu étais... ?* répète Daniel interloqué par sa découverte.

- *Oui, répond l'acteur, nous sommes très nombreux. Tiens, prends, c'est une cigarette.*

Daniel tire sa première bouffée de cigarette. Il trouve cela plutôt agréable. *Que vas-tu faire à présent ?* lui demande l'acteur.

- *Il y a une fille...*

- *Une fille, bien !* s'écrie l'acteur en s'éloignant.

- *Attends, ne t'en va pas, je veux que tu me dises, je veux tout savoir, tout !*

- *Tu dois tout apprendre par toi-même, c'est ça qui est beau,* répond l'acteur.

Daniel le remercie en mettant la main à son chapeau. Oui, il a tout à apprendre à présent, sentir, manger, boire, courir, et aussi aimer. Il doit la retrouver, elle, le plus rapidement possible. Il court en respirant profondément jusqu'à la place où se trouve le cirque. Mais il n'y a plus rien : seul reste le cercle de sable. Daniel s'assied au milieu, à même le sol. Il sent la présence de Cassiel et dit : *« Elle n'est pas partie, Cassiel, je le sais, elle n'est pas partie, je vais la retrouver, il y a d'autres soleils à découvrir que celui que nous connaissons. »*

Pendant ce temps, Marion marche à travers les rues de Berlin, avec son bagage en bandoulière. Elle ne sait pas encore ce qu'elle va faire, mais avant de quitter la place, seule au milieu du cercle de sable, elle a éprouvé un profond sentiment de plénitude, avec l'impression qu'il ne la quitterait jamais. Elle aussi rencontre le comédien buvant un café. Comme tout le monde, elle connaît le célèbre personnage de détective qu'il a incarné si longtemps. Elle l'aborde en riant et lui demande s'il ne peut l'aider à trouver quelqu'un. Il lui pose quelques questions, le plus sérieusement du monde, mais elle n'a pas de réponse : elle cherche un homme dont elle ne sait rien. Elle reprend son chemin à travers la ville.

Un concert a lieu ce soir également : Daniel est là, installé au bar à côté. Marion s'y arrête. Cassiel les observe l'un et l'autre. Marion est perdue au milieu de la foule. Elle se dégage et se dirige vers le bar. Il est là, elle le sait : à peine l'a-t-elle vu qu'elle l'a reconnu. Il se tourne vers elle, ôte son chapeau, se lève et lui tend lentement une coupe de vin. Sans dire un mot, elle en boit une gorgée. Ils sont debout face à face et elle lui parle :

« Un jour, ça doit devenir sérieux. J'ai beaucoup été seule mais je n'ai jamais vécu seule ; quand j'étais avec quelqu'un, je prenais tout pour un hasard : pourquoi celui aux yeux bruns était-il mon frère et non celui avec les yeux verts ? j'étais avec un homme, amoureuse, et j'aurais aussi bien pu le planter là et partir avec l'inconnu dans la rue. Je crois que c'est la nouvelle lune, ce soir, pas de nuit plus calme, il n'y aura pas de sang versé dans toute la ville. Je n'ai jamais joué avec quelqu'un, et pourtant je n'ai jamais ouvert les yeux et pensé « maintenant, c'est sérieux, enfin ça devient sérieux ». C'est ainsi que j'ai grandi. Je n'ai jamais été solitaire, ni seule ni avec d'autres, mais j'aurais aimé être solitaire. La solitude ça veut dire : je suis enfin entière. A présent, je peux le dire car ce soir je suis enfin solitaire. Il faut en finir avec le hasard. Nouvelle lune de la décision. Je ne sais pas s'il y a un destin, mais la décision t'appartient. Décide-toi. C'est nous qui sommes à présent le temps ; non seulement la ville, mais le monde entier prend part à notre décision. Nous deux sommes plus

que nous deux, nous incarnons quelque chose : nous voilà sur la place du peuple et la place est pleine de gens qui rêvent de la même chose que nous ; nous déterminons le jeu pour tous. Je suis prête, à toi maintenant, tu as le jeu en mains, maintenant ou jamais. Tu as besoin de moi, tu auras besoin de moi, il n'y a pas d'histoire plus grande que la nôtre, celle de l'homme et de la femme, ce sera une histoire de géants, invisibles, transmissibles, une histoire de nouveaux ancêtres. Vois, mes yeux. Ils sont l'image de la nécessité, de l'avenir de tous sur la place. La nuit dernière, j'ai rêvé d'un inconnu, de mon homme. Avec lui seul, je pouvais être solitaire et m'ouvrir à lui, m'ouvrir toute, le laisser entrer en moi, tout entier, l'entourer du labyrinthe de la joie commune. Je le sais, c'est toi. »

Damiel l'embrasse doucement, ils se prennent dans les bras l'un de l'autre.

Le lendemain matin, Damiel est debout, les manches retroussées, retenant la corde autour de laquelle elle tournoie sans cesse, tel un cercle magique incarné dans un corps humain. En la regardant voler et tournoyer en s'arrondissant, puis redevenir longue et fine, il songe : *« Quelque chose est arrivé qui continue d'arriver, qui me lie. C'était la nuit et c'est maintenant le jour, plus encore à présent. Qui était qui ? J'étais en elle et elle était autour de moi. Qui peut affirmer au monde qu'il a jamais été ensemble avec un autre humain ? Je suis ensemble ! Ce n'est pas un enfant mortel qui a été conçu, mais une commune image immortelle. Cette nuit, j'ai appris à m'étonner. Elle est venue me ramener chez moi et j'ai trouvé ce chez moi. Il était une fois... Il était une fois et donc il sera. L'image que nous avons conçue accompagnera ma mort. J'aurai vécu dans cette image. Ce n'est que l'étonnement devant nous deux, l'étonnement devant l'homme et la femme, qui a fait de moi un humain. Je sais maintenant ce qu'aucun ange ne sait... »*

Cassiel, lui, accompagne inlassablement le dernier conteur de l'humanité, le vieux poète des temps passés. Il a, lui aussi, rencontré l'acteur. Celui-ci lui a parlé comme à Damiel, mais Cassiel n'a pas pris la main tendue. Il est parti. Il restera à jamais un ange et un témoin invisible et secret du monde des humains.